Tables vécues

Jean-Claude Nasse

Fables vécues

Préface

Depuis juin 2003, date de mon élection à la présidence de l'Association française des sociétés financières, Jean-Claude Nasse publie régulièrement une fable dans chaque numéro de La Lettre de l'ASF, bimestriel d'information destiné aux membres de l'ASF et à notre environnement.

En adoptant délibérément le style de La Fontaine à une époque où le français moderne est en crise, « JCN » introduit une distance supplémentaire dans ses messages adressés aux lecteurs du monde financier.

Ce recueil contient toutes les poésies parues dans La Lettre jusqu'au départ en retraite, en septembre 2008, de Jean-Claude Nasse qui était depuis février 2000 délégué général de l'ASF où il était entré en 1971. Il s'intitule « Fables vécues » : un clin d'œil à ceux qui pourraient douter que ces textes trouvent leur inspiration dans l'actualité contemporaine de notre microcosme financier.

François Lemasson
Président de l'ASF

Le Coq qui voulait communiquer

En Don Juan de basse-cour,
Un Coq vaquait à ses amours,
Empereur de sa cour de ferme.
Un jour, considérant l'étroitesse des lieux,
Il résolut de mettre un terme
Au bail légué par ses aïeux.
« J'ai subjugué toutes les poules,
Il est temps de passer aux foules »,
Se dit l'animal arrogant.
Et de s'envoler dans l'instant
Vers la ville du voisinage
Pour faire valoir son plumage
Et son fameux cocorico.
Mais il déchanta illico.
On pointa le fumier qui restait à ses pattes,
On se moqua beaucoup de ses joues écarlates,
Un le tint pour pompeux, un autre, exubérant.
Son jabot fut jugé bien trop protubérant.
Des Pigeons, des Moineaux le trouvèrent rustique,
Un Merle qualifia son beau chant d'hystérique.
Une Chatte dévote aggrava son tourment :
« Eloigne-toi d'ici, vecteur de reniement !
Ne te suffit-il pas qu'au clocher de l'église,
Ta statue à toute heure à tout un chacun dise
Que nos maîtres aimés peuvent parfois trahir ? »
Il voit le monde entier tout prêt à le haïr
Et, cherchant une échappatoire,
Il la trouva, pauvre étourdi,
A l'auberge du Coq Hardi
Dont il pourvut la rôtissoire.

Quand, assoiffé de promotion,
On choisit de sortir de l'ombre
Pour se montrer au plus grand nombre,
On se met en situation
De récolter bien des critiques.
Mieux vaut, ses défauts décomptés,
Etre sûr de ses qualités
Avant de les rendre publiques.

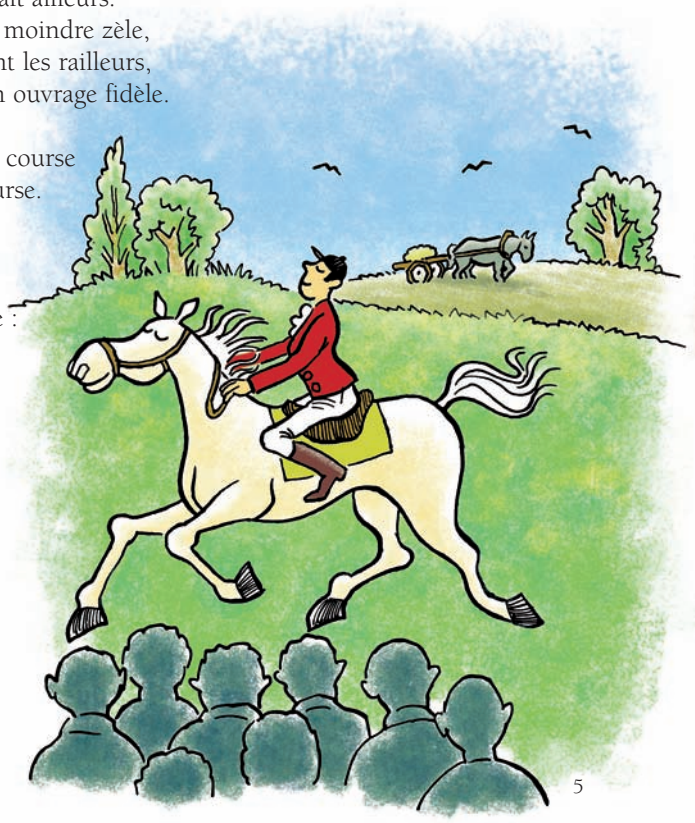
L'Ordinateur, la Machine à écrire et le Comptable

Employés d'un bureau high tech,
Deux objets se prenaient de bec.
L'antique Machine à écrire
Enrageait d'essuyer le rire
D'un fringant jeune Ordinateur.
« Je n'aurai pas l'outrecuidance
De te parler de performance,
Raillait l'insolent Computer,
Evaluons notre importance
Au gré de la juste valeur :
Car tu es oubliée à jamais du comptable
Et ne vaux même pas la table
Qu'on a bien voulu t'assigner :
Double zéro à consigner.
Tu es à des années-lumières,
Retourne-t-en à tes chaumières
Et laisse-moi mon gratte-ciel ! »
La Machine, entendant ce propos plein de fiel,
Lança dans un grincement digne :
« J'ai connu la jouissance insigne
De voir se succéder semblables freluquets,
Bien plus nombreux que tes octets.
Ils m'ont tous tenu ce langage
Avant de laisser place à plus capables qu'eux.
Le rythme s'accélère et tu pourrais, morveux,
Très bientôt mourir en bas-âge.
On te reproche à tous instants
L'extension, le gimmick manquants,
Tandis qu'ici ou là, méritant mon salaire,
Je peux rendre service à quelque Formulaire.
Et quand, sur ma retraite, on topera l'accord
Ma valeur à Drouot crèvera le record !
Je me renchérirai en fonction des années ».

On voit qu'il faut changer ces règles surannées.
Si l'on veut accéder à la juste valeur,
Un seul moyen est acceptable :
Il faut transformer le comptable
En un commissaire priseur !

Le Pur Sang et le Percheron

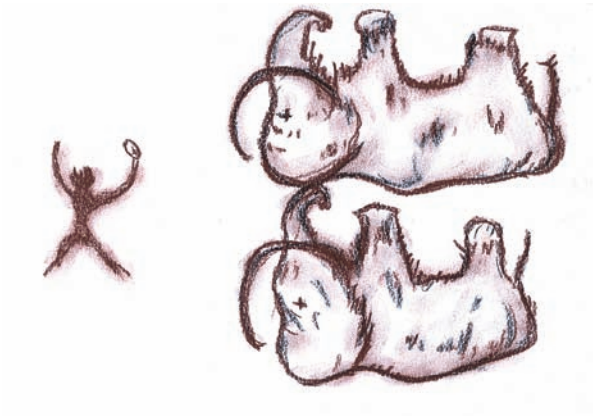
Grâce au pas mesuré d'un puissant Percheron,
Colas, le roi du labourage,
Tenait le haut du bourg en pays beauceron.
Année après année, à force de courage,
L'Animal endurant pourvoyait les greniers
Et, partant, de gros bas de laine.
Colas, maître avisé, le payait de sa peine :
Avoine et vert maïs pleuvaient à pleins paniers.
Rien n'aurait dû ternir si parfaite alliance.
Hélas ! Le goût du jeu saisit le paysan.
Jetant son dévolu sur un bel Alezan,
Il l'investit de sa confiance
Pour, sur les champs de course, honorer ses couleurs.
Le Crack, pendant des mois, enchaîna les victoires,
L'or s'amassait dans les armoires.
Oubliés les labours, la mode était ailleurs.
Encor qu'on le nourrît avec un moindre zèle,
Le Percheron, constant, ignorant les railleurs,
N'en poursuivait pas moins son ouvrage fidèle.
Mais le destin va frapper.
Le Pur Sang s'effondre en course
Aussi soudain qu'une bourse.
On dit qu'il était dopé.
On tira de sur la paille
Le valeureux Percheron.
Plus de chimère qui vaille :
Béni soit le tâcheron !



Le Chêne et le Sapin

Installé devant un miroir,
Un jeune Sapineau tout chargé de guirlandes
S'extasiait du monceau d'offrandes
Qui l'entouraient en ce beau soir.
Les Rois Mages partis, l'enfant de la famille
Voulut que l'on plantât la fragile brindille
Au plus proche de la maison.
Sitôt dit, sitôt fait : il n'est plus de saison
De contrarier la jeune classe.
Voilà notre arbrisseau en place.
Avisant un vieux chêne isolé au jardin :
« Que ton sort est ingrat, lui lance le sapin,
Alors que l'on me traite avec sollicitude,
Tu es abandonné dans cette solitude ! »
Le centenaire lui répond :
« Attends quelques années pour voir ce qui est bon.
Trop de proximité peut nuire à la croissance,
On est attendrissant tant qu'on reste petit,
On devient encombrant sitôt que l'on grandit. »
Le Sapin en fit l'expérience :
Comme le temps passait, sa ramure augmentait
Au point de menacer la maison trop voisine.
L'enfant devenu homme, insensible au regret,
Abattit l'importun d'une hache assassine.
Mais le Chêne à son tour connut même destin :
Pour abriter le corps de quelque haut notable
Qui ne pouvait souffrir un cercueil en sapin,
On débita le vénérable.

Pour grandir mieux et bien portant,
Il vaut mieux ne gêner personne.
Mais tôt ou tard - question de temps -
Pour les géants le glas résonne.



La postérité de Kronk

Pour avoir fait pleuvoir en pointant son index
Et tué deux mammouths avec un seul silex,
Kronk devint le héros des temps préhistoriques.
Crédité de pouvoirs magiques,
Il fut le premier des mortels
A qui l'on dressa des autels
Qu'on honora, faute de cierges,
Par des sacrifices de Vierges.
Cependant, bien qu'il fût un dieu de son vivant
Et le plus valeureux des Mégalopithèques
On n'en trouve pas trace en nos bibliothèques
Et ses exploits fameux ne sont plus que du vent…

L'Homme n'a pas changé depuis cet âge sombre :
Pharaon, roi, tyran, dès que vient le suivant
Le précédent rentre dans l'ombre.
Tous veulent échapper à ce fatal oubli :
Chercher la renommée est dans l'ordre établi.
C'est ainsi qu'on en voit, pour le moindre prétexte,
Empressés de donner leur nom à quelque texte.
Que notre quotidien eût été simplifié
Sans cet acharnement à finir statufié !
La loi n'est pourtant pas le meilleur promontoire :
Le moyen n'est pas sûr pour entrer dans l'Histoire.
Combien d'Hammourabis chez nos législateurs ?
Et combien resteront des Solons amateurs ?
La gloire est éternelle autant que la mémoire.

Le Semeur inconséquent

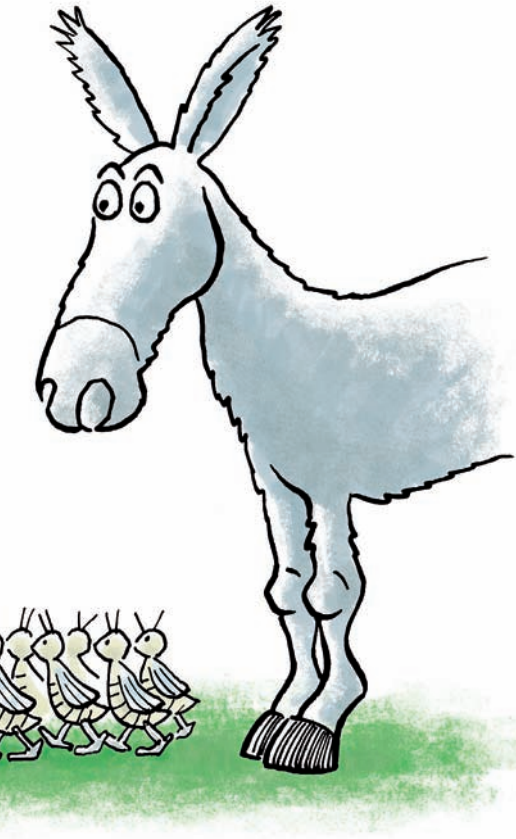
Dans un champ labouré, un Semeur avançait.
Rigide et sûr de lui, d'un geste méthodique,
Il couvrait chaque arpent des graines qu'il lançait.
Un étranger aux lieux admirait sa technique :
« Que sèmes-tu si savamment ?
Avoine, colza ou froment ?
Ou bien quelque orge ou quelque épeautre ? »
« Vraiment, tu n'y es pas, ma démarche est toute autre.
Je jette au vent ce que je veux :
Perlimpinpin et poudre aux yeux.
Au regard de ma compétence,
On m'a donné pleine licence.
Mais ce qui lèvera, ce n'est pas mon souci.
Demain, mes gages pris, je serai loin d'ici. »
« Quelle effroyable inconséquence !
Et s'il ne vient que du chiendent ?
Si n'ayant plus rien sous la dent,
Les Villageois anxieux, guettés par la famine,
Réduisent tout à feu et ruine ? »
« Je laisse à d'autres le labeur,
Je ne veux pas savoir le sort de la récolte
Et serai loin d'ici au temps de la révolte ! »

Peut-être que ces vers réjouiront le lecteur :
Il y reconnaîtra telle ou tel politique,
Tel gérant de la sphère ou privée ou publique...
Mais qui de nous n'est pas un inquiétant Semeur ?

Le Mulet et les Criquets

Gâté par la nature, un Mulet s'exhibait.
Son bas-ventre s'ornait d'un membre de gibet
Qui ravissait les équipages
Quand, dans les écuries, il rendait ses hommages.
Avisant deux Criquets occupés à l'action
De reproduction,
Le Mulet éclata de rire :
« Holà, Dame Criquet, pourriez-vous me décrire
Les tourments amoureux que votre compagnon
Vous inflige avec son moignon ? »
Le couple repartit, sans cesser son affaire :
« Il n'est pas à propos de braire.
Avec un seul accouplement,
Nous assurons le peuplement
Des plus gigantesques surfaces,
Alors que toi, quoi que tu fasses,
Tes coups de reins se font en vain
Puisque, par un décret divin,
Stérile est ta piètre semence :
Tu n'auras pas de descendance. »
Ces Criquets, on le voit, manquaient de charité,
Mais ils disaient la vérité.

Combien de beaux esprits, dans les dîners en ville,
Du Mulet ont la prétention
Alors que leur conversation,
Comme lui, est en fait stérile !
Combien de grosses entités
Dans les faits ne sont guère actives,
Quand de petites unités
Se révèlent plus productives !



Le Moustique et l'Eléphant

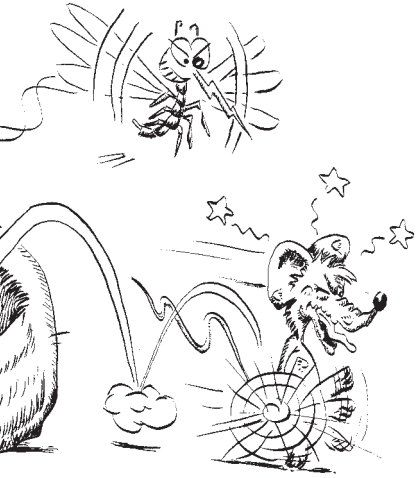
Après que l'Eléphant, d'un puissant coup de trompe,
Eut occis le Lion, souverain présumé,
Il fut nouveau Roi proclamé,
Sans faste ou pompe.
Chacun des animaux vint lui faire sa cour.
On imagine leur discours
Sans qu'il soit besoin de s'étendre.
Cependant le Moustique eut un propos nouveau
Qu'il pensait que le Roi serait heureux d'entendre :
« Salut, grand Roi du renouveau,
Je te propose mon alliance !
Nos deux trompes unies, nous règnerons en paix. »
« Insignifiante engeance,
Je veux de toi silence et marques de respect .»
« Pourtant, ne sais-tu pas, repartit le Moustique
Qu'un gramme de la gent qui pique
Est largement plus efficient
Que le même poids d'Eléphant ? »
« Cette fois, dit le Roi, la coupe est vraiment rase,
Ôte-toi de ma vue avant que je t'écrase ! »
Or, la nuit qui suivit, une Souris rebelle
Pénétra dans sa trompe. Objectif : la cervelle.
Ni les éternuements, ni les barrissements
Ne firent reculer l'obstinée assassine.
Le Moustique, empruntant la royale narine,
Seul obtint, à la fin, par ses harcèlements,
Que la Souris batte en retraite,
Lardée à la queue, à la tête.

La mort peut nous venir d'un petit ennemi,
On peut devoir la vie au plus infime ami.
Esope et notre Jean l'ont dit dans leurs bestiaires,
C'est vrai aussi dans les affaires.

Les trois Cerfs-Volants

Trois Cerfs-Volants font une course.
Au premier, on consent autant de fil qu'il veut :
Le voilà qui s'envole et pique vers les cieux,
Le cap est mis sur la Grande Ourse.
Mais, dépourvu de guide, à la fin il se perd
Et tombe en vrille dans la mer.
Le deuxième est tenu d'une main trop pesante,
Il ne s'élève pas, il stagne bien qu'il vente.
Plus il prétend grimper, plus on l'assujettit.
Encore un peu : la corde casse,
Le Cerf-Volant choit de l'espace
Et s'éparpille en confettis.
Le mentor du dernier le maintient fermement
Tout en laissant filer pour qu'à l'aise il s'exprime.
C'est la bonne façon : le Cerf-Volant s'arrime
Comme un soleil au firmament.
Déjà, pour l'accueillir, un Ange tend sa harpe,
Il plane en majesté, multiplie les effets,
L'emporte haut la main et, pour son bonheur, fait
Du vol d'Icare un saut de carpe.

Dans l'art du Cerf-Volant Thémis était experte.
Elle savait tenir et lâcher à la fois.
Aujourd'hui quand on voit certaines de nos lois,
De ce beau savoir-faire on déplore la perte !



Le Castor et l'Eléphant

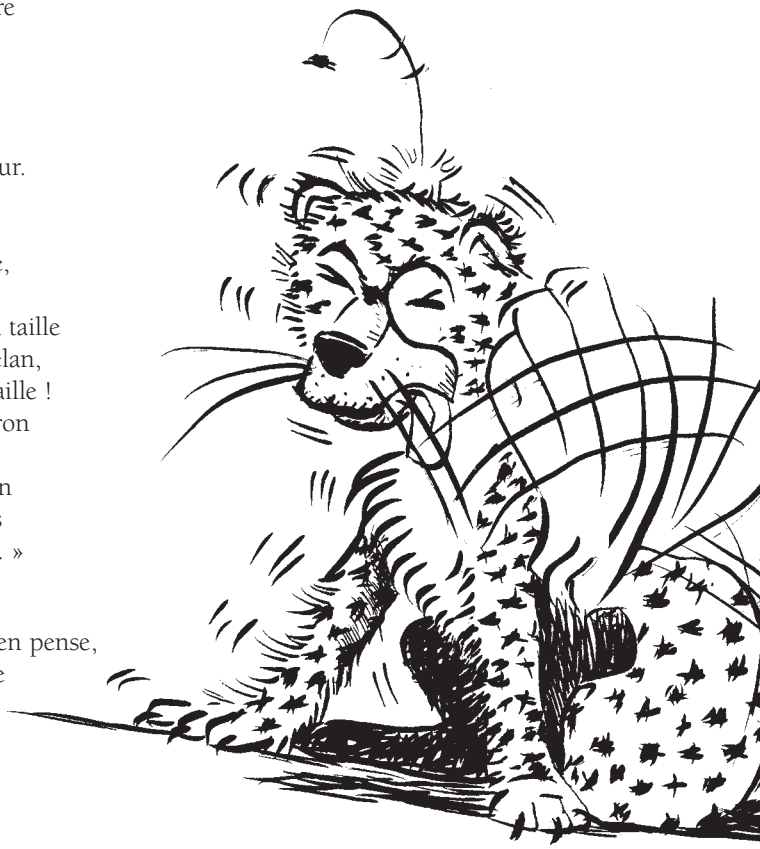
Le Seigneur Eléphant regardait un Castor.
Utilisant le bois qu'il tirait de son bord,
Il barrait la rivière en menant à son terme
Un édifice de rondins.
« Salut, bâtisseur des Ondins !
Le gratifia le pachyderme,
J'ai vu que tes menus travaux
Comblent les paysans d'une province entière,
Toi qui sais d'une rivière
Faire de petits ruisseaux.
Ton savoir-faire et ma puissance
Nous feraient rois, sans contredit.
Puisque tu me fais allégeance,
Notre accord est scellé : cochon qui s'en dédit. »
Qu'eût pu faire un Castor en telles circonstances ?
L'attaque était exclue au regard des défenses.
Il fallut bien coopérer.
L'Eléphant expliqua qu'on pouvait espérer
Tripler le rendement des malingres barrages
En surélevant leur hauteur.
Sitôt dit, il s'élance et, dans sa belle ardeur,
Arrache force troncs aux forêts des parages
Et les projette de son haut
Sur la construction castorienne.
Rien ne résiste à cet assaut.
Pas le moindre fétu qui tienne.
Comble du désespoir, les troncs sont emportés,
Faute d'être bien ajustés.
Dans l'aval inondé, la détresse est immense.

On peut être un acteur de poids
Et mal user de sa puissance.
Avant de mettre à bas ce que fit l'expérience,
Il faut regarder à deux fois.

Le Guépard et la Puce

D'un coup de patte précis,
Juste au creux de son oreille,
Le Guépard a presque occis
La Puce qui y sommeille.
L'animalcule estourbi
Reprend vivement conscience,
Tout prêt à venger l'offense
Par le dard qu'il a fourbi.
Le Guépard le considère,
Car son œil est acéré :
« Ta témérité m'atterre.
De quel sort inespéré
Attends-tu de me soumettre ?
Sais-tu pas que je suis l'être
Le plus athlète qui soit ?
Ote-toi, frêle poussière,
Car n'ayant cure de toi,
Je regagne ma tanière. »
« Guépard, tu es dans l'erreur.
Ton nom sème la terreur,
Tu es une belle bête,
Mais le plus parfait athlète,
C'est la Puce assurément !
Sautant trois cents fois ma taille
Sans prendre le moindre élan,
Il n'est Guépard qui me vaille !
Comme on vit le moucheron
Mettre à genoux le lion,
Je pourrais sans concession
Te larder de cent manières
Au point que tu te lacères. »

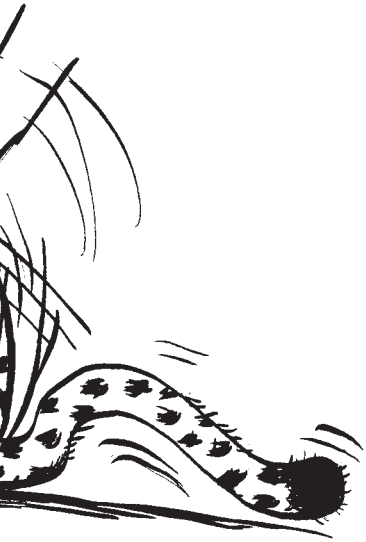
La puce n'avait pas tort,
Bien souvent, quoi qu'on en pense,
Entre taille et performance
Il n'y a pas de rapport.



La vieille Dame et le mobile

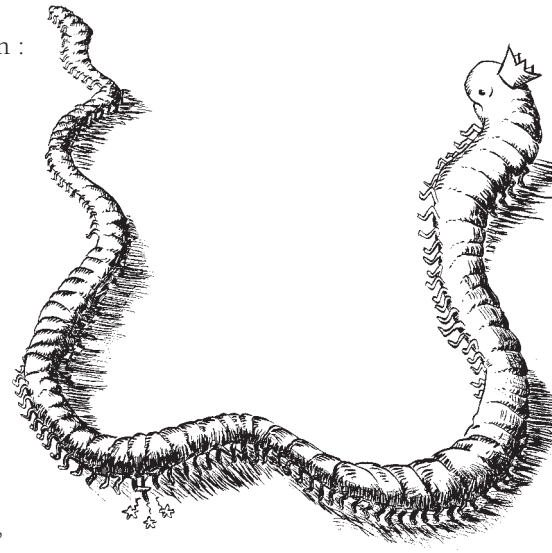
La Mère de Martin perdait un peu la tête :
Dans la rue, en tous lieux, elle soliloquait.
Martin, n'en pouvant plus de voir qu'on la moquait,
Recherchait le moyen pour que cela s'arrête.
Hélas, il n'était pas question de guérison
Et comme souvent à cet âge,
La Chère entendait bien rester dans sa maison :
Aucun espoir de marchandage.
Cependant, observant l'évolution des moeurs
Qui affectait son entourage,
Martin comprit comment confondre les rieurs.
Il incita sa Mère à jouer les coquettes
Et lui offrit deux oreillettes
Assorties d'un joli micro.
Dès lors, plus aucune avanie :
La vieille Dame ainsi munie
Avec son temps devint synchro...

Souvent pour être dans la norme,
Point n'est besoin en vérité
De changer la réalité :
Il suffit de changer la forme.



Le Roi des Iules

Un jour, le Roi des Iules
- Pourquoi n'en auraient-ils pas ? -
Arpentant les renoncules,
Se mit à compter ses pas.
Ce difficile exercice,
Qui manqua le conduire au fond d'un précipice,
Fut une révélation.
Il mesura soudain le danger subreptice
Qui pesait sourdement sur toute sa Nation :
Il fallait placer sous contrôle
Le moindre des déplacements,
Obliger, sous peine de geôle,
A mesurer ses mouvements.
Il fut décréter avec force
Que chacun devrait calculer
Le risque qu'en marchant il a de reculer,
L'éventualité d'entorse,
L'angle que présente le pied
Avec le corps, avec la patte,
La probabilité aussi de s'estropier
Pour peu qu'une des jambes rate
Une poussière ou un fétu.
« Pourtant, protesta un têtu,
Depuis toujours, dès avant l'Arche,
Notre peuple marche
Sans y réfléchir. »
« Justement, dit le Roi sans se laisser fléchir,
Il est temps que tout cela change.
Je ne puis tolérer plus avant ces excès.
Le danger est pressant, il faut crever l'abcès. »
Dès lors, on assista à ce spectacle étrange
D'Iules claudiquant, vacillant, culbutant.
Le règlement fit tant et tant
Que tout geste devint impensable.
La torpeur s'étendit, toute vie expira.
La morale qu'on en tira ?
Las ! On l'écrivit sur le sable...



Les trois Colliers

Par souci d'équité - on connaît les familles - ,
Un homme riche et bon fit legs à ses trois filles
De trois identiques colliers.
Ecrivant : « C'est à leur usage
Qu'on verra qui est la plus sage »,
Il dit plus dans ce court message
Que de longues leçons de doctes conseillers.
En dépit de Matthieu et sa règle sacrée,
La première jeta ses perles aux pourceaux.
La deuxième, espérant une mine nacrée
Pour conquérir les jouvenceaux,
Fit fondre son collier dans un triste vinaigre
Qu'elle absorba d'un geste allègre.
Elle n'en eut pas plus ni Vincent, ni Thomas,
Seulement des maux d'estomac.
La troisième fille estima
Qu'elle aurait plus grand avantage
A porter son bel héritage.
Heureuse inspiration : grâce à cet orient,
Elle obtint le respect, puis bientôt la confiance,
De tout ce qui compte en finance :
Fortune accourut en riant.

Il est des sociétés qui sont de vrais trésors.
Si l'une d'elles vient garnir votre escarcelle,
Le meilleur des partis que vous aurez alors
Est de n'en pas toucher à la moindre parcelle.
Vous aurez le profit qui en résultera
Car bijou elle était, bijou elle restera.

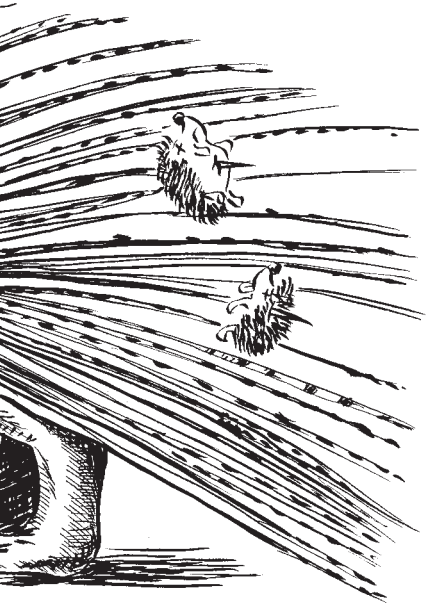
Les Hérissons et le Porc-épic

Au creux d'une nuit de décembre,
Quelques malheureux Hérissons
Erraient en quête d'une chambre,
Parcourus d'horribles frissons.
Mais leurs piquants patibulaires
Leur fermaient l'accès des hôtels.
Ils allaient déambulant tels
De pauvres hères.
Bientôt, désemparés par l'ardeur des frimas,
Ils décidèrent d'une halte
Et s'assemblèrent en amas
Dans un trou que faisait l'asphalte.
Un long temps fut le prix d'un bon arrangement :
Trop près, c'était trop urticant,
Trop loin, c'était gâcher la chaleur animale.
Mais, dès qu'on eut trouvé la distance optimale,
Morphée à tous offrit ses soins réparateurs
Et la béatitude envahit les dormeurs.
Envieux, un Porc-épic avisa leur manège
Et, pour échapper à la neige,
Entreprit de se joindre à eux :
« Amis pointus, faites-moi place,
Nous avons presque même race. »
Cependant, ses longs dards rendent le tour scabreux,
On compte des lardés dans la Gent hérissonne.
Pour admettre ce membre en sus
Et trouver un bon consensus,
C'est à qui le mieux éperonne.

Faire cohabiter des tempéraments forts
Nécessite bien des efforts,
Qu'un intrus prétende s'y joindre :
La zizanie est près de poindre.

La Jungle
et la reconnaissance mutuelle

La Jungle, un jour, voulut connaître le progrès.
Epuisés par leur vie cruelle,
Les animaux tinrent congrès
Pour décréter entre eux la Paix universelle.
Le principe posé, il fallut l'appliquer,
Bâtir un règlement qu'on ne pût critiquer.
« Pour garantir à tous une vie idéale,
Il nous faut l'harmonisation,
Et même l'harmonisation totale.
Dorénavant, dans toute action,
Chacun observera notre règle commune :
Même comportement, mêmes mœurs, mêmes goûts. »
« On veut, dit le Lion, que je sois herbivore
Et que le Zèbre me dévore ?
Que nagent les Vautours et que volent les Gnous ?
Notre nature est éternelle,
Nous ne pouvons y renoncer,
Il est temps de se prononcer :
Reconnaissance mutuelle
De nos manières d'exister.
Et si quelqu'un veut résister
Ou cherche la moindre dispute,
Je le croque dans la minute. »
Chacun rentra chez soi,
La jungle avait sa loi.

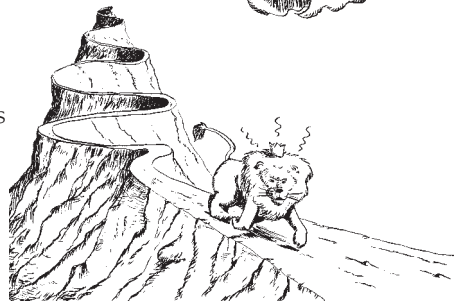


Le Véliplanchiste mégalomane

Virevoltant à vive allure,
Exécutant mainte figure,
Un Véliplanchiste frondeur
Défiait vent, mer, pesanteur,
Tel un papillon aquatique.
Bientôt il va s'enhardissant
Et part affronter l'Atlantique.
Il imprime à sa voile un mouvement puissant,
Il soumet l'Aquilon, il s'en sert, il s'en joue,
Il le remonte, il le bafoue.
Au comble de l'exaltation,
Le vent devient son invention.
Il est le successeur d'Eole.
Les Dieux incommodés par ce nouveau Titan
Soufflent si bien qu'en un instant
De sur sa planche il dégringole
Et ne doit son salut
Qu'au filin d'un chalut.

Que de gens dans leurs pirouettes
Et leur stratagème savant
Sont de dociles girouettes
Alors qu'ils croient être le vent !

La doléance à Jupiter



La Soif, fléau parmi les maux,
Dans ce coin de désert minait les animaux.
Il devint de vitale urgence
D'aller voir Jupiter dès sa prochaine audience.
Une délégation ? « Trop revendicatif,
Objecta le Lion d'un ton définitif.
Je suis, parmi nous tous, le héraut qui s'impose
Pour plaider notre juste cause.
Comment le Dieu des Dieux oyant le Roi des Rois
Pourrait-il ignorer une si noble voix ? »
Jupiter le reçoit, entend sa doléance...
Et l'oublie aussitôt.
A quelque temps de là, surpris de ce silence
- Secrètement vexé plutôt -
Lion repart en ambassade.
Jupiter se souvient, mais il est à présent
Agacé par l'impertinent :
Point de point d'eau, mais une rebuffade.
La mort menaçant maintenant,
De nouveaux messagers vont rallier l'Olympe.
Le rapide Guépard, le puissant Eléphant,
Chacun son tour vers le dieu grimpe.
Son attention s'éveille au deuxième discours :
Ça lui rappelle quelque chose.
Au troisième, il prévoit d'apporter son secours.
Et quand enfin le Rat vient défendre la cause,
Une oasis surgit au milieu du désert,
Donnant satisfaction à ce si beau concert.

La revendication peut être légitime,
Quel que soit le talent du premier qui l'exprime,
Le message sera d'autant mieux écouté
Que plusieurs voix l'auront porté.

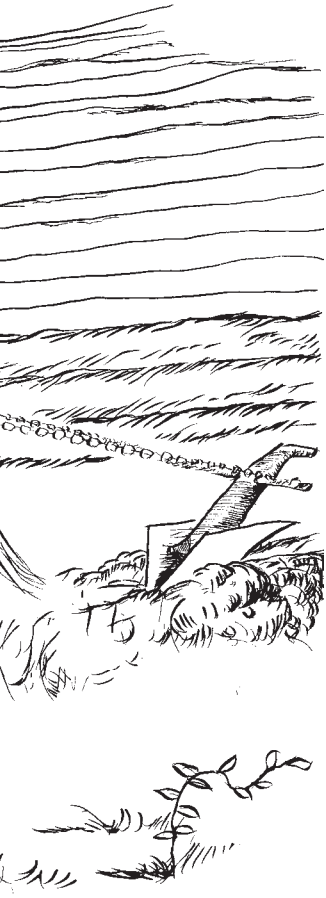
Le Lion démocrate

Bien qu'autocrate par nature,
Le Lion pria ses sujets
De s'associer à l'écriture
De quelques-uns de ses projets.
« Vous pourriez rédiger un code de conduite :
Etant auteurs du règlement,
Vous n'auriez pas de peine ensuite
A l'appliquer commodément. »
« Nous auto-censurer, vous nous la bayez belle ! »
Répondirent les Loups, tempérament rebelle.
« Très bien, dit le Lion, gens de mauvais aloi :
Oublions votre code et vous aurez ma loi. »
Forts de ce précédent, les Renards plus espiègles,
Présentèrent au Prince un texte bien troussé.
« Bel effort. Cependant, vous n'avez pas poussé
Assez avant les règles.
Je muscle votre code et le transforme en loi. »
Le peuple des Renards à ces mots resta coi.
Des Moutons, comme à l'habitude,
On ne demanda pas l'avis :
Le texte léonin les tint en servitude.
Féru d'égalité, bardé de certitude,
Le Seigneur du dialogue était des plus ravis.

Pour nous qui vivons loin de ce pays de fable,
On voit que notre sort est bien plus favorable.
Les Citoyens ont voix au légal appareil :
On prend en compte leur conseil...

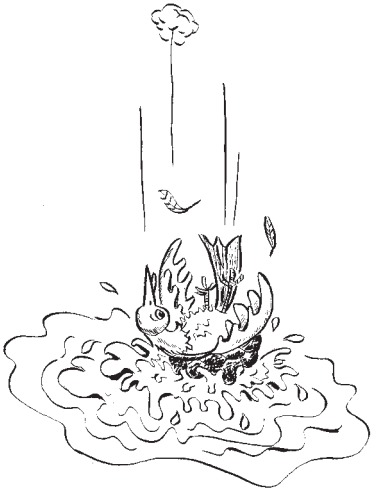
Le Pigeon amoureux

Un jeune et beau Pigeon, le jabot prometteur,
Couvait de ses yeux doux une Vénus aviaire.
Mais, s'il était bien fait, il n'était pas rhéteur.
    Comment se comporter pour plaire ?
Pour sûr, seul un expert en communication
    Lui trouverait la solution.
Il choisit le plus cher, donc le plus efficace :
    Son moindre grain de mil y passe.
    On établit un agenda :
Au moins dix réunions lui seraient nécessaires,
    Sans compter quelques addenda
    Pour justifier les honoraires.
Il évita de peu l'enquête d'opinion :
Tout au plus deux ou trois sondages
Afin de mesurer le rôle des plumages
Dans le sort faste ou non de la future union ;
On les mit par écrit, on en fit des images.
    Survint enfin la prescription :
Règle numéro un : roucouler d'abondance.
Grand deux : se pavaner avec ostentation.
« Mais, dit l'infortuné, vous parlez d'évidence,
    Qu'avais-je besoin d'un savant,
Alors que tout cela, je le savais avant ! »
Plumé, il s'en revint pour courtiser sa belle
    Comme il l'eût fait sans ce renfort.
Elle n'était plus là lorsqu'il parvint au port :
    Adieu le mil, adieu l'Oiselle !



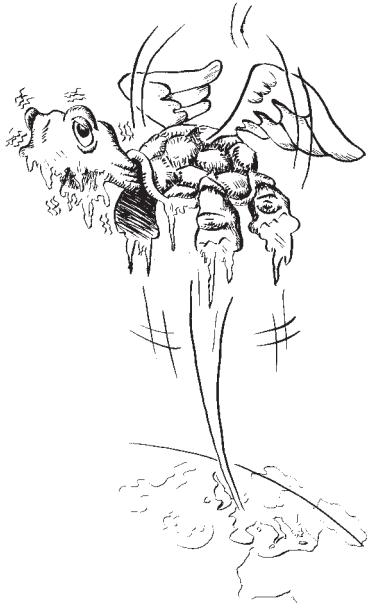
Le Cheval et la Pie

Un Cheval creusait son labour
Jour après jour, vaille que vaille.
« Et pas un humain alentour
Ne vient s'assurer qu'il travaille !
S'étonnait une Pie, observant en ce lieu.
D'où vient cette confiance et, surtout, qu'elle dure ?
Peu fréquent dans notre milieu !
- Ça tient en un mot : procédure.
Je respecte à la lettre un pas à pas normé,
Si bien que mon sillon parfaitement formé
Ne doit rien à la conjoncture.
- Pas de marge d'appréciation ?
- Elle entraverait mon action.
- Pour moi, reprit le Volatile,
Le libre arbitre est très utile,
Ainsi je bâtirai mon nid plus ou moins haut
Selon que le climat sera plus ou moins chaud.
- Moi, réfléchir ? Par mes œillères !
Pan me préserve d'un tel sort ! »
Ayant dit, le Cheval retrouvant ses ornières,
Suivant sa procédure enchaîne son effort.
Son labeur le conduit au bord d'un précipice :
A juger promptement l'occurrence est propice.
Notre bourrin pourtant avance derechef
Faute d'avoir reçu des consignes du chef.
Or, que fait un Cheval, à moins d'être Pégase,
Quand il chute au fond d'un ravin ?
Point n'est besoin d'être devin :
Il s'écrase



L'Alouette et la Tortue

Un jour que Jupiter entrait en somnolence,
En guise de récréation,
Un apprenti divin tout rempli d'insolence
Se mêla de la Création.
Soucieux de la fragilité
De telle ou telle créature,
« Aidons, se dit-il, la nature,
Agissons sans tarder pour la sécurité.
L'Alouette est trop tendre aux serres des rapaces :
Offrons-lui une carapace,
C'est une bonne protection.
Et dotons d'ailes la Tortue
Pour qu'elle échappe à qui la tue
En étant plus prompte à l'action. »
A quelque temps de là, notre oiseau en armure
S'envola, sûr de lui, très loin de la ramure.
Mais, mal accoutumé à son nouveau fardeau,
L'animal, épuisé, chuta en un point d'eau.
La Tortue, étonnée de se voir si légère,
S'élève tant et tant qu'elle se réfrigère
Et tombe comme un plomb dans un piège apprêté
Pour la servir soupe et pâté.
Sorti de son sommeil, appelé au secours,
Jupiter sauva l'une et l'autre
Et leur rendit enfin leur aspect de toujours.
Puis, sermonnant le bon apôtre :
« Vois-tu bien les dangers de l'uniformité ?
Chacun dans la nature a sa sécurité.
Ton zèle t'inspira une action importune
Qui faillit engendrer une double infortune. »



La Bille et le Dé

Un fabricant de dés avait si bien œuvré,
Et, surtout, si bien manœuvré,
Que l'entreprise artisanale,
Création de ses vingt printemps,
S'était changée, au fil du temps,
En une multinationale.
Chez soi, au casino, au bar,
Partout, ses dés jetés, artisans du hasard,
Figuraient le vecteur unique
De tous les amateurs de la chose ludique.
De l'empereur comblé des cubes à rouler
Le cerveau sans arrêt fourmille :
« Annexons maintenant le marché de la bille,
Beaucoup d'économies devraient en découler.
Très voisins, à bien y penser,
- Ne sont-ce pas tous deux des jouets à lancer ? -
En équarrissant l'un, en arrondissant l'autre,
Je peux les fabriquer avec le même engin
Pour arriver plus vite au but qui reste nôtre :
Moins de peine et beaucoup de gain. »
Le résultat fut lamentable :
La première émaciée et l'autre en embonpoint,
La Bille est ralentie et le Dé fuit la table.
Pour avoir perverti ainsi sa production,
L'empire enfin s'écroule, avec son annexion.
Quel désarroi pour l'actionnaire !
Pour les joueurs, quelle affliction !

On ne réussit bien que ce que l'on sait faire,
La globalisation n'est pas toujours l'affaire.
Gageons que le respect de la spécialité
Demeure un sûr garant de la prospérité.

Le Berger et ses Moutons

En laissant faire la nature,
Un Berger possédait d'innombrables brebis.
Pour une modeste pâture,
Il avait des Moutons de divers acabits
Dont la laine et la chair grossissaient sa pelote.
Pourtant, l'âge venant, ce troupeau lui pesa :
« M'en voici devenu l'ilote,
En me faisant ce don, le sort me refusa
Bien des plaisirs de l'existence.
A voir le Loup partout, à guetter le ravin,
J'ai gâté ma jeunesse en vain. »
Des Moutons de belle prestance
Soutinrent son raisonnement :
« Aide-nous à grossir par quelques privilèges
Et reste sourd au bêlement
Des petits. En pratiquant ainsi tu allèges
Le fardeau éreintant dont tu es asservi.
La chair de ce fretin te fournira l'aisance
Nécessaire à pourvoir à notre subsistance.
Nous te garantissons que tu seras ravi
De tondre sans effort notre opulente laine,
Plutôt que de courir par les monts et les vaux
Après les égarés, les blessés et les sots. »
Marché conclu. Le Berger heureux de l'aubaine
N'eut bientôt plus dans un enclos
Que six puissants Moutons à la forte bedaine
Qui donnaient de la laine à flots.
Pourtant, un jour, la mort voulut prendre sa dîme :
Un des Moutons mourut, et puis deux, et puis trois.
Cette perte de trois eut été chose infime
Pour le vaste troupeau d'autrefois,
Mais trois sur six ! La perte était irréparable :
Le Berger, morfondu, se trouva sur le sable.

Compter sur des champions peut être un réconfort,
Mais les dégâts sont lourds en cas de défaillance.
Les moins grands sont aussi des facteurs de croissance :
Veut-on tout concentrer ? On n'en est pas plus fort.

Les Termites et la Croissance

La Croissance à tout prix est la loi de nature.
Les Termites aussi y perdent la raison.
Chaque infime brindille étendant leur maison
Les fait participer à la grande aventure.
Un jour, le bois vint à manquer :
Plus une fibre à mastiquer.
Cesser de grandir ? Qui y pense !
Trouvons plutôt des aliments
Nouveaux pour doper la Croissance.
Que sont au loin ces bâtiments ?
Les guetteurs avisés de l'univers termite
Viennent de repérer un village d'humains.
La nouvelle se répand vite :
Chantants seront les lendemains
Grâce à cette manne inédite.
Chevrons, poutres, tenons : voilà la nouveauté !
Déjà, des ouvriers la noria s'élance
Vers cette Corne d'Abondance.
Toute la colonie applaudit au nanan.
Malheureux ! L'ambroisie était empoisonnée
Avec quelque potion par l'Homme imaginée.
Le trépas frappe maintenant
La termitière
Entière.

En usant de produits par trop sophistiqués,
Beaucoup se sont intoxiqués...
Et parfois le poison qui causa leur misère
Avait été semé par leur fille ou leur mère !

La Limace et l'Escargot*

En rubans scintillants cheminaient l'Escargot
Et sa commère la Limace.
Aux abords de l'hiver, ils cherchaient une place
A l'abri dans quelque fagot.
« De trouver un hôtel pour moi l'urgence est moindre,
S'amusait l'Escargot. Si la nuit vient à poindre,
J'ai sur le dos de quoi me mettre en sûreté.
Vraiment, je vous plains fort de cette dureté
Qui porta la nature à vous laisser si nue. »
« Ne me plaignez point trop, cet état me convient.
Vous n'imaginez pas comme je m'insinue
Dans le plus petit trou quand un danger survient. »
C'est alors qu'un Héron, pressé par la famine
Où l'avaient acculé ses tergiversations,
Poussait vers cet endroit ces investigations.
Pour les baveux amis, le trépas se dessine :
Ventre à terre, pour s'échapper,
Ils gagnent en peinant l'asile
D'un vantail sous lequel ramper.
La Limace, écrasée, aisément se faufile.
L'Escargot s'évertue en effort inutile :
Sa coquille interdit l'accès trop exigu.
Transpercé par le bec aigu,
Il sut trop tard qu'un avantage
Peut provoquer parfois un funeste dommage.
La Limace n'eut pas le loisir de railler
Car le vantail fermait l'enclos d'un poulailler :
Je laisse à penser la curée !
Ni se vanter, ni s'aplatir : c'est le secret de la durée.

* *Bonus : fable inédite*

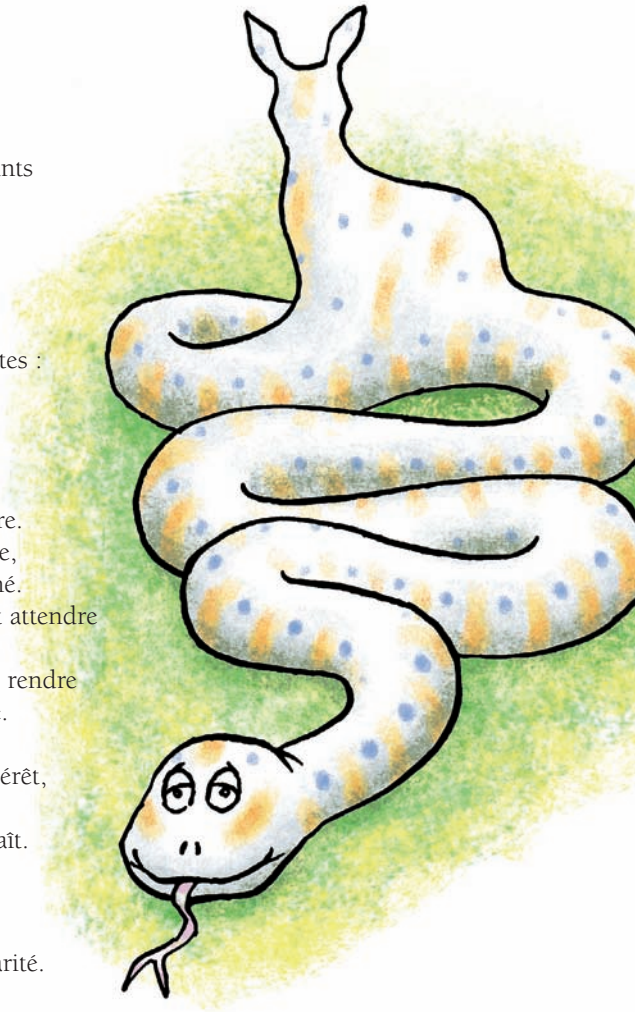
Les Républicains et le vieux Singe

Parmi les Tisserins, petits oiseaux d'Afrique,
On en a distingué d'aucuns
Qui vivent sous un toit unique
Et qu'on nomme Républicains.
Un jour que le soleil, plus fort qu'à l'habitude,
Rayonnait durement sur cette multitude,
L'un d'eux, que jusque-là nul n'avait discerné,
Harangua ses amis autant par cris qu'en signes :
« Fiers de ce si beau nom qu'on nous a décerné,
Apprenons désormais à nous en montrer dignes ! »
On parla d'élections : on eut des candidats,
Des discours, des slogans, ce qu'il faut de promesses
Aux laïcs, aux bigots, aux anars, aux soldats.
On dut se dire athée, on fit dire des messes.
Enfin, l'un fut élu. Il se mit au travail,
Tenta de réformer en gros et en détail.
Il soutint son effort, pratiqua la semonce.
Il se fit des amis et bien plus d'ennemis :
Point de récolte à ses semis.
Vexé, déçu, vaincu, à la fin il renonce
Et vole consulter un vieux Singe autrefois
Conseiller de très puissants rois.
« Comment peut-on gérer un peuple querelleur,
Oublieux du danger, qui par ailleurs ne pense
Qu'à se lancer pour son malheur
Dans trop d'achats, trop de dépense ?
Gouverner des écervelés ?
La chose n'est pas raisonnable ! »
« Mais quand tu les a appelés
A t'élire leur responsable,
Crois-tu qu'ils étaient plus sensés ?
Lui répliqua le madré sage,
Ils t'ont élu à leur image :
Ainsi, vous voilà tous dûment récompensés. »

Le Python et le Kangourou

Dans sa course bond par bond,
Un Kangourou en goguette
Croisa un serpent Python :
Vous imaginez sa tête !
« Ces sauts sont si saisissants,
Lui dit l'inquiétant Reptile,
Comme nous serions puissants
Si, à ma force tranquille,
S'alliait ton beau ressort ! »
Fasciné par le perfide,
Le Kangourou trop candide
Finit par être d'accord.
Le projet ophidien était des plus honnêtes :
L'Australien absorbé aurait, en vérité,
La parfaite liberté
D'accomplir ces galipettes
Objets mêmes du marché.
Le Python, semble-t-il, était assez sincère.
L'absorption se passa de la belle manière,
Mais on ne parvint pas à l'effet recherché.
Du Kangourou contraint, on ne pouvait attendre
Qu'il donnât libre cours à son agilité.
Comble d'adversité, son poids tendait à rendre
Le serpent d'Apollon carrément empoté.
Celui-ci oublia son projet chimérique
Laissant le Kangourou, dès lors sans intérêt,
Seul avec le suc gastrique.
Encore un petit temps : l'associé disparaît.

Pour libérer les énergies
On mise sur les synergies.
Un mot revient toujours : complémentarité.
Promis, on gardera la singularité
De chacun des partenaires !
Python et Kangourou : c'est la loi des affaires.



Les Abeilles
et le risque opérationnel

Une ruche vivait selon sa tradition,
Organisée, riche et prospère.
La Reine, les Soldats et la moindre Ouvrière
Remplissaient dans la joie et sans peur leur mission.
Les plus instruits, donc les plus sages,
S'avisèrent un jour de l'extrême danger
Où vivaient ces bêtes volages.
« Il est urgent de tout changer,
Il faut sans tarder entreprendre
De lister les calamités,
Les dernières extrémités,
Susceptibles de nous surprendre. »
Pluie, ouragan, tempête, inondation,
Sécheresse, absolu désert, insolation,
Maladies, dépressions, assassin régicide,
Oiseaux, Ours affamé, ou pire : insecticide…
Quand on eut achevé de tout examiner,
On fut prié d'imaginer
Les parades bien convenables
A tous ces maux épouvantables.
On vit que l'on n'y pouvait mais,
Qu'on n'avait pas la moindre chance :
La traditionnelle confiance
Disparut alors à jamais.
Obsédé, pour son moindre geste,
Par le risque opérationnel,
L'insecte diligent, devenu rationnel,
Oublia le miel et le reste.
On s'alarma, c'était trop tard.
Tout le monde périt, privé de son nectar.

« Le mieux peut devenir le pire »,
Sur le fronton ruiné, c'est écrit dans la cire.

Le Congre et le Homard

Le Congre et le Homard forment un couple uni,
Le fait est avéré dans la sphère marine :
A peine voit-on l'un que l'autre se devine.
Qui mal y penserait sitôt serait honni.
Un jeune cuirassé qui sentait sa laitance
Se chercha donc un compagnon
Parmi les ondulants à la belle prestance.
Foin de bénitier pour l'union !
Cependant un vieillard aux pinces vénérables
Mit en garde le jouvenceau :
« Ces effusions sont délectables,
Pourtant crains le fatal assaut
Quand tu perdras ta carapace ! »
Les mots s'enfuient quand le temps passe.
Le jeune oublia le barbon.
Sa cuirasse tomba pour cause de croissance…
Le perfide ami, d'un bond,
Du Homard nu fit bombance.

On voit des amitiés qui, dans l'adversité,
Découvrent des forces nouvelles,
Pour d'autres, la nécessité
Produit des trahisons mortelles.

Grazie

A l'initiative de son délégué général, Fabrizio Marafini, l'Association italienne du leasing, ASSILEA, nous a fait l'amitié - et l'honneur - de traduire trois fables pour sa propre lettre d'information.

L'Italie est un autre grand pays de fables. Quand il ne traduisait pas Esope, La Fontaine puisait, entre autres, aux sources des Latins (Phèdre, Horace,…), des Indiens (Pilpay) et des Italiens (Abstémius, Faërne, Verdizzoti,…).

Dès lors, on ne sera pas surpris que, loin du « traduttore, traditore », les versions italiennes surpassent en poésie les originaux !

JCN

(Le semeur inconséquent)

Il seminatore incosciente

In un campo arato, un seminatore avanzava.
Dritto e sicuro di sé, con mossa metodica,
copriva ogni ara di terra dei semi che lanciava.
Un forestiero di passaggio ne ammirava la tecnica :
“ Cosa semini con tanta sapienza ?
Avena, colza : che tipo di semenza ?
O forse orzo, frumento, quale cereale ? ”
“ Sei proprio fuori strada : il fare mio intendi male.
Getto al vento quel che mi piace per gli sciocchi :
polvere magica e cipria per gli occhi.
In virtù della mia competenza,
mi è stata data piena licenza.
Non è affar mio quel che fuori verrà :
domani, presa la paga, sarò lontano da qua ! ”
“ Che spaventosa incoscienza !
E se non crescesse che erba ?
E se consumata ogni riserva,
la gente del luogo priva anche del poco
mettesse tutto a ferro e fuoco ? ”
“Lascio ad altri la fatica :
non voglio sapere quale sarà la raccolta :
io sarò lontano al tempo della rivolta ! ”

Forse questi versi divertiranno il lettore :
vi riconoscerà questo o quel politico,
il tal gestore dell’ambito privato o pubblico.
Ma chi di noi in fondo non è un inquietante seminatore ?

(Les abeilles et le risque opérationnel)

Le api e il rischio operativo

Un alveare viveva secondo la sua tradizione,
ricco, prospero e ben organizzato.
La regina, le operaie e il più semplice soldato
intrepidi svolgean con gioia la missione.
Le più istruite, dunque le più assennate,
un giorno si accorsero del pericolo incombente
in cui vivean queste bestiole alate.
“ Cambiare tutto è urgente,
e senza indugio bisogna preparare
una lista delle calamità
persino quelle estreme si sa
ci possono capitare! ”
Piogge, uragani, tempeste, inondazioni,
siccità, deserto totale, insolazioni,
malattie, depressioni, assassino regicida,
uccelli, orsi affamati, o peggio : insetticida...
Quando ebbero finito di tutto esaminare
gli fu chiesto di provare a immaginare
i ripari giudicati convenienti
per tutti quei pericoli imminenti.
Appena videro che non ci sarebbero riuscite,
e che non avevano la più minima speranza,
fiducia, sicurezza e noncuranza
per sempre erano già sparite.
Ossessionato, in ogni piccolo gesto,
dal rischio operativo,
l’insetto diligente, diventò speculativo,
scordò il miele e tutto il resto.
Troppo tardi allertata
la colonia perì, del nettare privata.
“ Il bene può tramutarsi in male ”,
è scritto sulla cera del distrutto portale.

(L'alouette et la tortue)

L'Allodola e la Tartaruga

Un giorno in cui Giove è sonnolente,
A mo' di ricreazione,
Un apprendista dio tutto tronfio ed insolente,
S'impiccia della creazione.
Preoccupato della fragilità
Di tale o tale altra creatura,
" Aiutiamo, si dice, la natura,
Agiamo senza indugio per la di lei sicurtà.
L'allodola è troppo tenera ai denti del rapace :
Offriamole un guscio capace,
E' una buona protezione.
E diamo le ali alla tartaruga
Affinché possa scappare a chi la tortura
E divenire più pronta all'azione. "
Dopo qualche tempo, l'allodola con la sua armatura
Si alza in volo, sopra di lui, lontano nella radura.
Ma, male abituata al suo nuovo fardello,
L'animale, appesantito, cade in un ruscello.
La tartaruga meravigliata di vedersi così leggera,
Si leva in alto in alto per rinfrescarsi fiera
E cade come un piombo dentro una trappola testé
Per essere servita come zuppa e paté.
Svegliato dal suo sonno, in soccorso chiamato,
Giove salva l'una e l'altra
Rendendo loro infine l'aspetto amato.
Poi, predicando all'apprendista dio :
" Guardati bene dai pericoli dell'uniformità,
Ciascuno nella natura ha la sua sicurtà.
Il tuo zelo ti ispirò un'azione inopportuna
Che fallì generando una doppia sfortuna. "

Conception graphique : Frédéric Noyé

Illustrations

Jean-Michel Nasse :
pages 2, 7, 10, 11, 14, 15, 16, 18, 19, 21, 24, 25, 26, 30, 31

Frédéric Noyé :
pages 5, 6, 8, 9, 13, 17, 20, 22, 23, 27, 28, 29, 32

Illustration page 35 :
dessin Jean-Michel Nasse, mise en couleur Frédéric Noyé

Achevé d'imprimer en août 2008 à l'imprimerie Chirat
Dépot légal N° 1733

ASSOCIATION
FRANÇAISE
DES SOCIÉTÉS
FINANCIÈRES